

Tout le monde quelque chose
de Corinne Lovera Vitali

Une lecture

Les œuvres du langage sont des labyrinthes. Quand on s'y engage – et quoi qu'il en soit de nos ivresses – c'est pour en sortir. Corinne Lovera Vitali le sait, qui n'a jamais cessé durant son long parcours d'écriture d'en appeler au dehors, et pour qui même le dehors est premier, la vie est première. Et dans cette vie il y a aussi l'écriture, et basta. Il ne s'agit donc jamais pour elle d'écrire dans la pulsion triste d'une littérature bouclée sur elle-même. Corinne Lovera Vitali est une artiste qui "agit" plus qu'elle ne "fait". Elle ne sait pas, ça s'est passé, et puis il y a autre chose après. Elle a une façon bien à elle de dire qu'elle s'en fiche de tout ça, la littérature, tous ces mots, ses propres textes même, une fois écrits, "sortis".

Et au fond oui, tous ces mots qu'est-ce qu'on s'en fiche, s'ils ne nous pêtent pas à la figure ? S'ils ne nous poussent pas à sortir dans la rue pour parler avec le premier venu ? Il suffit seulement, mais c'est difficile, de savoir un peu d'où on parle soi-même, de quel endroit vient notre parole. Et de ne pas trahir cet endroit. Pour clv, qu'elle parle elle-même ou qu'elle en fasse parler d'autres, cet endroit est toujours celui du singulier. Le singulier entendu comme solitaire, mais aussi comme celui dont l'être au monde est singulier et qu'en retour le monde singularise – pour ne pas dire aliène. Une autre des nombreuses boucles qui piègent la vie. Corinne Lovera Vitali parle depuis ce qu'elle a vu, senti, pensé, depuis son expérience, à travers le filtre de son rapport au monde, et jamais depuis le seul langage, celui dont on userait uniquement pour fabriquer des textes. Il est donc important d'entendre que dans la parole des femmes et des hommes de *Tout le monde quelque chose* ce sont leurs mondes qui sont donnés à penser, à sentir et à ressentir. Des mondes issus de la diffraction de l'expérience de Corinne Lovera Vitali.

Le lieu de *Tout le monde quelque chose* pourrait évoquer un asile de fous d'un genre difficile à cerner. Hôpital, prison, ou les deux, situé dans un temps incertain qui se laisse à peine entrevoir, "la 2e GM", "le siècle 19" – ou "1313" et "3935". Contrairement à ce que l'on serait tenté de croire au premier abord, les êtres que l'on y rencontre n'ont pas échoué là en raison de leur santé mentale, mais parce qu'ils sont les représentants vivants d'une époque révolue. Et cette époque sur laquelle ils semblent être sommés de rendre des comptes se déploie avec leur parole, qui porte leurs préoccupations, très petites et gigantesques mêlées. L'étrange procès auquel nous assistons est celui de mondes qui semblent avoir été trop vite "dépassés" et dont les vivants devenus témoins ont franchi un cap, inconsciemment et involontairement, pour se réveiller dans une réalité où leur culture, leur imaginaire, leur façon de penser et tout ce qui faisait leur quotidien n'ont plus cours – s'agirait-il d'une simple chanson pop : "Vous connaissez Heaven Knows I'm Miserable Now ? Les Smiths ?", ou de "la 2e GM" : "les Allemands étaient alors nazis, et là si vous êtes encore perdus je ne peux plus rien pour vous".

En face de ces personnes, ceux qui instruisent ce procès se taisent. Dans *Tout le monde quelque chose* il y a ceux qui parlent et ceux qui se taisent et dont le silence jette sur les mots de ceux qui parlent un jugement sans

appel. C'est le jugement de ceux qui ne savent plus parler, de ceux qui ont troqué la parole contre le langage, de ceux qui se taisent parce que le langage parle à leur place, de ceux pour qui la parole se réduit à des "Éléments significatifs", de ceux pour qui l'exercice de la parole libre – le coq-à-l'âne, l'association d'idées, la volubilité, le balbutiement, le bruissement, l'équivoque, toutes ces façons de parler qui ne signifient rien d'autre qu'être en vie – la désigne désormais comme anormale, asociale, pathologique. Alors qu'elle n'est précisément que prise en otage par le pouvoir du langage, par les normes que celui-ci édicte selon les sociétés et les époques. Un dictat nommé dans le texte de clv "Ici-Maintenant". Un espace-temps de "terrorisation par la langue", où la dégradation du soin – et plus amplement le soin compris dans les relations interpersonnelles mêmes – semble plus que consommée : "j'en ai assez de m'entendre dire que je saute prétendument du coq à l'âne (...) Un temps il y eut parmi nous des personnes écoutantes qui ne portaient pas la blouse blanche, elles étaient passionnées par ceci, le saut du coq à l'âne leur parlait plus que tout ordre, plus que tout discours ordonné. Qu'avez-vous fait de ces personnes ?". Des soignants d'une espèce devenue rare oui, et avant tout des personnes capables, comme le dit Jean Oury, d'entrer dans le paysage de l'autre, c'est-à-dire : "être là où se manifeste quelque chose... là où l'on peut parler".

La parole des femmes et des hommes de *Tout le monde quelque chose* ne vise rien d'autre que la liberté : sortir de la prison, de l'asile de fous du langage, sortir à la fois de son carcan et de la spirale verbale que ce carcan même entretient en eux. En sortir non pour se taire à leur tour, se reposer de leur parole dans un silence mérité, mais pour que cette spirale verbale devienne dialogue, rencontre un autre véritable, une personne qui l'accueille et non quelqu'un qui la sanctionne au nom d'une norme sociétale : "la Loi", "l'Orthoconseil", "Herr Machin", "l'Institution", "la Madame". Ou pire encore, au nom d'une norme sociétale introjectée : "tu ne sais pas où rire, tu n'as jamais su où rire ailleurs qu'aux lapsus et aux fourchements de la langue des autres (...) tu as été immédiatement sérieusisée, anxieusement écrasée par le grave français, tu n'as pas pu t'amuser comme nous autres les nouvellement arrivés, les pièces rapportées qui avons dansé avec les accents et les lapsus de tous côtés". Et comme ce dialogue n'arrive pas, comme ce dialogue n'aura jamais lieu c'est certain, les femmes et les hommes de *Tout le monde quelque chose* se tournent peu à peu vers le monologue (toujours en adresse, en appelant à quelqu'un, à l'image d'Henri Michaux dans *Premières impressions* : "Que fais-je ici ? J'appelle. / J'appelle. / J'appelle. / Je ne sais qui j'appelle. / Qui j'appelle ne sait pas. / J'appelle quelqu'un de faible, quelqu'un de brisé, / quelqu'un de fier que rien n'a pu briser.") et se tournent vers l'écriture, qui est leur solitude et qui se dresse là encore contre les discours institutionnels œuvrant à déposséder les individus de la chair de leur vie : "J'ai déjà eu à faire à un rapport de police, à un rapport d'assurance, à un rapport d'accident. Il n'y a rien là-dedans qui puisse aider quiconque conserve, aiguise et fait grandir sa propre mémoire. La précision n'est pas précise, aucun fait n'est même un fait, et bien sûr aucune trace d'une quelconque émotion."

Une bascule a lieu entre la première et la deuxième partie. Sur le plan narratif en effet on peut dire que "quelque chose se passe", "Il y a eu du grabuge on s'entendait plus fallait voir ça", qui éclaire le contexte dans lequel ces voix parlent. Pourtant ce qui se passe réellement dans la

deuxième partie ne s'encombre ni de vraisemblance ni de cohérence narrative. Cela a lieu à un niveau beaucoup plus profond. Pour y accéder il est nécessaire de prêter davantage attention à ce qui est dit plutôt qu'à la forme. Et ce qui est dit, qui nous emporte dans la vie de ces femmes et de ces hommes, ne cesse de nous poser ces questions : qu'est-ce qu'un être ? qu'est-ce qu'un "quelqu'un" parmi tout le monde ? d'où vient-il ? comment en vient-il à s'agréger autour du "quelque chose" qui l'ancre dans son propre ici et maintenant ? Le mystère demeure en pleine lumière et il se donne à voir partout chaque jour, tout autour de nous : "*Chercher la lumière dans le noir cela semble logique. Comme chercher l'amour dans la solitude l'eau dans le désert l'appui dans le vide. Chercher n'importe quelle source mobile et chaude et surprenante semble logique pour réussir à perturber les pendules de l'ennui de mort. Cela semble logique adulte. Ça l'était déjà enfant.*"

Pour Corinne Lovera Vitali un livre n'est jamais une fin en soi, il est porteur d'un avenir, évidemment pas un avenir "littéraire" mais un avenir de vie, de rencontres, de moments partagés, d'émotions, de rires, de gestes humains sensibles, de choses sans vaste utilité. Corinne Lovera Vitali dit elle-même de tout son travail, et spécialement de *Tout le monde quelque chose*, que "*ça ne prétend pas*". Il nous faut prêter attention à ceci, qui est à l'opposé et du cynisme et de la littérature "littéraire", parce que c'est son écriture. En la lisant, comme en écrivant sur son écriture, on lui fait sans doute dire des choses qu'elle ne prétend pas, mais on peut parier que clv s'en réjouira.

Fernand Fernandez